



HAL
open science

Le récit en littérature et en économie : similitudes, différences et hybridité

Catherine Resche

► **To cite this version:**

Catherine Resche. Le récit en littérature et en économie : similitudes, différences et hybridité. Littérature et économie, Université Aix-Marseille, LERMA; conférencière invitée, Mar 2017, Aix en Provence, France. hal-04114042

HAL Id: hal-04114042

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04114042>

Submitted on 1 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le récit en littérature et en économie : similitudes, différences et hybridité.

Catherine RESCHE (Université Paris 2- Panthéon-Assas / Celiso Sorbonne Université)

Conférence au LERMA– Université Aix-Marseille – 3 mars 2017

Introduction

En voyant les mots littérature et économie accolés dans le titre, on ne peut qu'être tenté de réfléchir en premier lieu à la manière dont un certain nombre d'auteurs littéraires abordent les questions économiques : les exemples qui viennent à l'esprit ne manquent pas. On peut citer aussi bien des poètes (Ralph Waldo Emerson, Robert Frost, John Milton, Percy B. Shelley), que des auteurs de romans comme Jane Austen, Emily Brontë, Charles Dickens, Theodore Dreiser, John Dos Passos, Elizabeth Gaskell, John Hemingway, Sinclair Lewis, Arthur Miller, George Orwell, John Pope, Upton Sinclair, F. Scott Fitzgerald, John Steinbeck, Jonathan Swift, Mark Twain, et bien d'autres auteurs encore, sans oublier le théâtre avec Shakespeare. Cette liste ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité.

Pour autant, dans ces œuvres, les considérations d'ordre socio-économique (comme la pauvreté, le chômage, le profit, les marchés, les mesures de politique économique) ne sont pas abordées à la manière des économistes, pas plus que la langue ou le style des économistes ne sauraient rivaliser avec ceux des auteurs.

Toutefois, si l'on change l'ordre des mots pour envisager le couple économie et littérature, on sera peut-être étonné de voir que la théorie économique fait amplement référence à des œuvres littéraires. Les romans de Defoe en sont un bon exemple : d'ailleurs, le modèle d'équilibre de long-terme qui porte naturellement le nom de ses auteurs (Ramsey-Cass-Koopmans) est très souvent renommé le modèle Robinson Crusoe. Shakespeare, comme Frost, sont également assez fréquemment cités par les économistes pour illustrer leur propos, y compris dans les manuels d'économie ; Thomas Piketty (2013) a choisi d'évoquer Jane Austen pour traiter de la répartition des richesses, de l'inégalité des revenus et des patrimoines. À un autre niveau, on sera surpris de la qualité et de l'originalité du style de Francis Ysidro Edgeworth, de ses références aux auteurs classiques, et de son fréquent recours à la métaphore. Enfin, il n'est plus rare de trouver des professeurs d'économie contemporains qui engagent leurs confrères à se fonder sur des passages d'ouvrages littéraires pour illustrer des principes économiques, comme le fait Michael Watts dans son ouvrage « *The Literary Book of Economics* (2003) : pour cet ouvrage, Watts a opéré une sélection d'extraits d'œuvres littéraires aptes à étayer la réflexion sur des questions d'économie comme la rareté, les choix et leur coût d'opportunité,

l'offre et la demande, les biens publics, le capital humain, l'inflation, la politique fiscale, le libre échange, entre autres questions. De leur côté, des professeurs de littérature insistent sur l'importance de la littérature pour mieux comprendre les effets économiques sur la vie quotidienne. C'est le cas de Sara Thornton¹, spécialiste du roman victorien, pour qui la littérature du 19^e siècle peut se concevoir, sous un certain angle, comme « *economic theory in action* »².

Spécialistes d'économie d'un côté et de littérature de l'autre se rejoignent donc sur l'idée de passerelles possibles entre les deux domaines. Il n'en reste pas moins vrai que, de manière générale, le récit classique est plutôt associé à la sphère littéraire, d'où l'ordre des mots retenu dans le titre de cet exposé. Toutefois, c'est bien pour évoquer les segments narratifs dans le domaine économique que j'ai été sollicitée.

Ce propos suivra donc la trame suivante : dans un premier temps, il convient de revenir sur la forme canonique du récit en prenant appui sur les travaux d'un certain nombre de chercheurs qui s'y sont intéressés ; un aperçu des manifestations des segments narratifs dans le domaine économique au fil du temps sera ensuite proposé. Ceci permettra d'envisager les aspects communs et les divergences entre récit littéraire et récit en économie et de faire le point sur la fonction des segments narratifs en économie. Enfin, l'accent sera mis sur deux genres narratifs hybrides dans le domaine économique, la fiction économique didactique et la fiction à substrat professionnel.

1. Le récit : cadre théorique

Comme le souligne Roland Barthes (1966 : 1), le récit est omniprésent et universel : depuis notre enfance, nous l'avons tous rencontré sous de multiples formes, fictionnelles ou réelles (contes, histoires, récits d'aventures, histoires extraordinaires et, au quotidien, relations d'événements, annonces de découvertes et progrès techniques, faits divers). Il va de soi que le récit prend une coloration différente, en fonction des circonstances, du message que l'auteur veut faire passer et du public concerné.

Nombreux sont les écrits et études sur le récit classique qui font référence (Roland Barthes 1966 ; Emile Benveniste 1966 ; Gérard Genette 1969 ; Umberto Eco 1985 ; Paul Ricœur 1984 ; Jean-Philippe Adam 2011 ; sans oublier Aristote 2002 et Platon 2002). Certes, il est illusoire d'imaginer que le récit économique

¹ Enseignant-chercheur à l'Université Paris Diderot Paris 7

² Entretien accordé en anglais à l'*Institute of New Economic Thinking*

<<https://www.ineteconomics.org/ideas-papers/interviews-talks/what-can-economists-learn-from-literature>>. Consulté le 10 décembre 2016.

offrira la même richesse, mais ces analyses nous aident à deux titres : non seulement elles nous permettent de prendre la mesure de la spécificité des éléments narratifs dans les discours économiques, donc d'appliquer des analyses narratives à des récits non littéraires, mais elles nous aident aussi à en comprendre la raison d'être.

Un très bref rappel de l'approche traditionnelle du récit s'avère nécessaire avant d'envisager dans quelle mesure la mise en récit dans le discours économique se rapproche ou s'écarte des critères canoniques. Selon Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (2002), pour qu'il y ait récit, il faut qu'il y ait une succession temporelle d'actions, un changement plus ou moins important au niveau des « propriétés initiales des actants », et une mise en intrigue qui permette de donner sens à la succession d'actions ou d'événements dans le temps. Cette dernière dimension devrait contribuer à distinguer les moments narratifs d'un discours de ses moments explicatifs ou descriptifs.

Le schéma narratif classique présente une unité d'action. On part d'une situation initiale, que vient perturber un élément ou événement. Cette péripétie crée un problème auquel les personnages sont confrontés (c'est le nœud de l'intrigue) et l'histoire se termine quand la solution au problème a été trouvée : cela correspond au dénouement qui aboutira à une nouvelle situation, un nouvel équilibre en quelque sorte. Le point de vue narratif peut être interne, externe ou omniscient, et la narration peut alterner style direct (avec des moments dialogiques) et style indirect (parole rapportée), d'où la complexité des positions énonciatives possibles. Mais la présence du narrateur et son intervention dans la présentation de ce qui est narré ne peuvent être ignorées car le récit nécessite un travail d'élaboration conscient et volontaire qui consiste à prendre des faits et à les articuler de façon logique plutôt que chronologique. Contrairement à l'idéal mimétique d'histoire sans narration évoqué par Aristote ou Émile Benveniste (1966 : 241), ou encore à la quête du « récit à l'état pur » de Gérard Genette (1969 : 63), il convient de souligner, en suivant R. Barthes (1966 : 18) qu'il « ne peut y avoir de récit sans narrateur et sans auditeur (ou lecteur) ».

S'il est parfois possible de trouver dans les discours spécialisés des exemples de récits qui correspondent à cette caractérisation traditionnelle, il faut aussi envisager d'autres formes qui ne correspondent pas point pour point à la description canonique établie à partir des genres littéraires. Il faut donc prendre en compte une gamme plus large de supports présentant des segments narratifs plus ou moins longs, tenter de les identifier, et de comprendre la stratégie discursive particulière qui les sous-tend.

De manière générale, le narrateur, qui a en tête le public auquel il s'adresse (Todorov 1981), choisit de mettre en récit ce qu'il a à dire pour diverses raisons : il peut s'agir de faire passer un message, d'illustrer un propos, de convaincre,

et divers moyens, comme l'analogie, la métaphore, l'anecdote, l'illustration, etc., peuvent être convoqués pour aider le destinataire du récit à comprendre le sens du message. L'histoire racontée est intéressante à double titre, d'une part pour son contenu, et d'autre part pour le monde qu'elle présente et construit ; c'est, en effet, à partir de ce qui est dit et aussi de ce qui est présupposé que l'univers diégétique sera interprété et co-construit par le lecteur ou l'auditeur (Eco 1985 [1972] : 29). Dans la perspective de la mise en récit, le rôle du narrateur consiste précisément à faire émerger le sens.

Ainsi, dans l'extrait 1 ci-dessous, tiré de la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith, l'affaire Calas est relatée de manière très personnelle pour en faire émerger une morale aux yeux du lecteur :

(1) III.I.18. The unfortunate Calas, a man of much more than ordinary constancy (broke upon the wheel and burnt at Tholouse (sic) for the supposed murder of his own son, of which he was perfectly innocent), seemed, with his last breath, to deprecate, not so much the cruelty of the punishment, as the disgrace which the imputation might bring upon his memory. After he had been broke, and was just going to be thrown into the fire, the monk, who attended the execution, exhorted him to confess the crime for which he had been condemned. My Father, said Calas, can you yourself bring yourself to believe that I am guilty?

III.I.19 To persons in such unfortunate circumstances, that humble philosophy which confines its views to this life, can afford, perhaps, but little consolation. Everything that could render either life or death respectable is taken from them. They are condemned to death and to everlasting infamy. Religion can alone afford them any effectual comfort. She alone can tell them, that it is of little importance what man may think of their conduct, while the all-seeing Judge of the world approves of it. She alone can present to them the view of another world; a world of more candour, humanity, and justice, than the present; where their innocence is in due time to be declared, and their virtue to be finally rewarded: and the same great principle which can alone strike terror into triumphant vice, affords the only effectual consolation to disgraced and insulted innocence.

([1759] 1790 6è édition Partie 3 chapitre 2)

<<http://www.econlib.org/library/Smith/smMS3.html>> consulté le 15 décembre 2016

Un autre exemple (2) nous est fourni par le même auteur, mais dans la *Richesse des Nations* cette fois-ci, dans un passage connu sous le nom de la fabrique d'épingles (*pin factory*), qui traite de manière imagée de la division du travail et de son intérêt économique. Smith donne d'abord l'impression de se livrer à une simple description, mais la présence de l'auteur est évidente dans ses commentaires dès la ligne 4 ; il apporte ensuite le témoignage de sa propre visite dans une telle fabrique et compare la situation évoquée avec ce qui se passerait si une telle organisation n'avait pas été mise au point :

(2) I.1.3 One man draws out the wire, another straightens it, a third cuts it, a fourth points it, a fifth grinds it at the top for receiving the head; to make the head requires two or three distinct operations; to put it on is a peculiar business, to whiten the pins is another; it is even a trade by itself to put them into the paper; and the important business of making a pin is, in this manner, divided into about eighteen distinct operations, which, in some manufactories, are all performed by distinct hands, though in others the same man will sometimes perform two or three of them. I have seen a small manufactory of this kind where ten men only were employed, and where some of

them consequently performed two or three distinct operations. But though they were very poor, and therefore but indifferently accommodated with the necessary machinery, they could, when they exerted themselves, make among them about twelve pounds of pins in a day. There are in a pound upwards of four thousand pins of a middling size. Those ten persons, therefore, could make among them upwards of forty-eight thousand pins in a day. Each person, therefore, making a tenth part of forty-eight thousand pins, might be considered as making four thousand eight hundred pins in a day. But if they had all wrought separately and independently, and without any of them having been educated to this peculiar business, they certainly could not each of them have made twenty, perhaps not one pin in a day; that is, certainly, not the two hundred and fortieth, perhaps not the four thousand eight hundredth part of what they are at present capable of performing, in consequence of a proper division and combination of their different operations. (Livre 1 Chapitre 1) <<http://www.econlib.org/library/Smith/smWN1.html>>. Consulté le 10 octobre 2016

De manière générale, selon les circonstances et les buts poursuivis, la mise en récit peut s'envisager comme une mise en scène, une mise en intrigue ou une « configuration » (Ricoeur 1984). Certains faits peuvent être minimisés, passés sous silence, ou au contraire magnifiés ; le récit peut tenter de séduire, et faire appel aussi bien à la raison qu'à l'émotion. Il importe donc que le lecteur ou l'auditeur puisse faire la part des choses entre « scénarisation », configuration et défiguration ou dénaturation de la réalité.

Les histoires racontées ne sont pas nécessairement mensongères. Certes, elles peuvent faire rêver, émouvoir, renforcer l'adhésion du public à des idées, laisser entrevoir un monde meilleur, contribuer à faire accepter le changement, mais elles stimulent aussi la réflexion, éclairent et nourrissent le débat, invitent à la créativité, à l'échange, et peuvent ouvrir de nouvelles perspectives. Elles permettent d'ailleurs de faire passer des messages parfois complexes, d'offrir le témoignage d'une expérience donnée et elles poussent à l'action. Elles constituent, de surcroît, un outil supplémentaire pour les chercheurs qui souhaitent expliquer leurs travaux. La mise en récit des méthodes scientifiques peut servir de support à la vulgarisation de la science en aidant le public à comprendre le monde qui l'entoure. Elle peut aussi aider à vaincre des *a priori* négatifs.

2. Les segments narratifs en économie et leurs manifestations au fil du temps

Au premier abord, le fait de s'intéresser aux liens éventuels entre genres littéraires et économie peut assurément surprendre. En effet, on pourrait penser que la science économique, qui n'a eu de cesse d'établir sa légitimité en tant que science en choisissant de s'appeler *economics* dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'est efforcée de gommer tout ce qui pouvait l'avoir auparavant apparentée à une discipline non scientifique, lorsqu'elle relevait encore de la philosophie morale, puis de l'économie politique. Il nous faut donc veiller à prendre en compte le contexte de l'époque pour apprécier la fonction et la place de la narration en économie sur l'axe diachronique et c'est l'objet de cette partie, qui envisage d'abord les segments narratifs au temps de la philosophie morale et

de l'économie politique, avant de s'intéresser à la naissance de la science économique dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

2.1 Au temps de l'économie politique

Sans remonter à l'Antiquité, qui déjà se préoccupait de ce qui relève maintenant de questions économiques, mais incorporait ces considérations dans le vaste domaine de la philosophie sociale, il importe de s'intéresser aux diverses formes littéraires qui, au XVIII^e siècle et pour une large partie du XIX^e siècle, ont pu être utilisées comme support à la réflexion des penseurs en matière de philosophie morale et d'économie politique. Ces appellations réunissaient alors un certain nombre d'approches qui correspondraient de nos jours à la philosophie, la science politique, l'histoire, l'économie, l'anthropologie et la sociologie.

Le premier texte qui nous intéresse remonte à 1706. Il s'agit d'une **fable** (communément appelée *The Fable of the Bees*) rédigée par Bernard de Mandeville³, dont nous verrons qu'elle a exercé une influence certaine sur Adam Smith 70 ans plus tard. La fable contient un long poème en vers ayant pour titre *The Grumbling Hive : or, Knaves turn'd honest* et les abeilles, on s'en doute, représentent les hommes. En réalité, le poème décrit la prospérité de l'Angleterre des Lumières. Il suit le mouvement d'un récit, avec une situation initiale où la ruche est prospère, où le penchant de l'élite pour le luxe constitue un moteur pour l'activité économique et où les vices contribuent à l'harmonie de l'ensemble :

A spacious Hive well stockt with Bees
That liv'd in Luxury and Ease;
[...]
Was counted the great Nursery
Of Sciences and Industry.
No Bees had better Government,
More Fickleness, or less Content.
[...]
These Insects lived like Men, and all
Our Actions they perform'd in small:
[...]
Thus every Part was full of Vice,
Yet the hole Mass a Paradise;
[...]
Such were the Blessings of that State,
Their crimes conspired to make 'em Great;
And Vertue, who from Politicks

³ Né en Hollande en 1670, Bernard de Mandeville avait fait des études de philosophie et de médecine à Rotterdam avant d'émigrer en Angleterre, où il exerça la médecine. Passionné par les fables, il s'est naturellement tourné vers ce genre pour exprimer ses idées.

Had learn'd a Thousand Cunning tricks,
Was, by their happy Influence,
Made Friends with Vice: And ever since,
The worst of all the Multitude
Did something for the Common Good.

Mais une complication survient, qui risque d'entraîner le déclin de la prospérité : afin de devenir vertueux, les habitants de la ruche cherchent à réintroduire l'honnêteté dans le commerce. Le résultat ne se fait pas attendre : le système s'effondre avec le retour de la vertu et tous en subissent les conséquences.

Dans cette fable, Mandeville dépeint l'honnêteté, la décence, ou encore le sens de la hiérarchie comme de fausses vertus, pour mieux démontrer que l'orgueil, la vanité ou la convoitise conduisent à l'opulence. La morale explicite est que les vices privés tendent vers le bien public. Devinant que la réception de cette fable susciterait une polémique, l'auteur a éprouvé le besoin d'apporter des précisions dans une introduction (4), dans laquelle il prend le soin d'insister sur l'importance, à ses yeux, de peindre l'homme tel qu'il est et non tel qu'il devrait être, et donc avec ses vices aussi bien que ses vertus, ses passions et ses contradictions :

(4) One of the greatest Reasons why so few People understand themselves, is that most Writers are always teaching Men what they should be, and hardly ever trouble heads with telling them what they really are. As for my part, without any Compliment to the Curteous Reader, or myself, I believe Man (besides Skin, Flesh, Bones, etc. that are obvious to the Eye) to be a Compound of various Passions, that all of them, as they are provok'd and come uppermost, govern him by turns, whether he will or no. To shew that these Qualifications, which we all pretend to be asham'd of, are the great support of a flourishing Society has been the subject of the foregoing Poem.

Jugée scandaleuse en son temps, notamment par l'Église, dont les attaques furent relayées par la presse qui rebaptisa Mandeville « Man-devil », cette fable annonçait pourtant l'analyse du marché concurrentiel qu'Adam Smith livra dans son célèbre ouvrage de 1776 : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Sous la forme d'un micro-récit moins polémique (5), Adam Smith montre, en effet, que chacun, en poursuivant son propre intérêt, œuvre pour le bien commun, même si tel n'est pas son objet initial :

(5) It is not from the benevolence of the butcher, the brewer, or the baker, that we expect our dinner, but from their regard to their own interest. [...] by directing that industry in such a manner as its produce may be of the greatest value, [every individual] intends only his own gain, and he is in this, as in many other cases, led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention. Nor is it always the worse for the society that it was no part of it. By pursuing his own interest he frequently promotes that of the society more effectually than when he really intends to promote it. I have never known much good done by those who affected to trade for the public good. (IV.ii.9)

La **métaphore** de la Main Invisible, en tant qu'illustration d'une autre manifestation des aspects narratifs et littéraires des textes économiques, sert de

support à la réflexion du penseur et théoricien du domaine. D'aucuns, comme Travers (1996) ou Wittgenstein (1961) ont avancé qu'elle joue un simple rôle de soutien à l'imagination, et que, telle une échelle qui permet d'embrasser un horizon plus large, elle peut ensuite être retirée une fois qu'elle a rempli sa fonction. Il est sans doute vrai que bon nombre de chercheurs qui ont eu recours à la métaphore pour formaliser leur recherche, oublient de le préciser et ne livrent que le résultat de leur réflexion. Toutefois, lorsqu'elle comble un vide lexical ou permet de partager une découverte avec d'autres chercheurs, elle s'avère essentielle. En l'occurrence, la métaphore de la Main Invisible qui fait désormais partie de la culture commune des spécialistes du domaine, est un petit récit condensé : c'est l'histoire d'un marché qui s'autorégule, comme si une main invisible réglait ses mécanismes. Nous sommes à la fois dans un monde fictionnel, mystérieux et presque magique.

Il est une autre forme littéraire que l'on rencontre au temps de l'économie politique, celle de la **parabole**. C'est le moyen choisi par Frédéric Bastiat, auteur, journaliste et économiste, pour illustrer plusieurs principes économiques, comme, par exemple, la parabole de la vitre cassée ([1850] 1990) qui commence ainsi :

Avez-vous jamais été témoin de la fureur du bon bourgeois Jacques Bonhomme, quand son fils terrible est parvenu à casser un carreau de vitre ? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez aussi constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné cette consolation uniforme : « À quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres ? »

La suite de la parabole est l'occasion d'illustrer la distinction entre effets de long terme et effets immédiats en économie, en présentant trois niveaux d'analyse de l'incident. Si l'on considère d'abord l'aspect négatif de la situation, on arrive à une condamnation du geste et on éprouve de la compassion pour le propriétaire du magasin qui doit remplacer la vitre. Si l'on fait une analyse positive de l'incident, on le voit comme un bienfait économique, puisque cela donnera du travail au vitrier et fera tourner la machine économique. Enfin, il convient aussi de prendre en compte l'effet invisible : en dépensant son argent pour remplacer la vitre cassée, le commerçant se ferme la possibilité d'effectuer d'autres dépenses, de créer un emploi supplémentaire, de faire avancer la machine économique en investissant. Par analogie avec l'anecdote narrée, la parabole ouvre la voie à la généralisation et la réflexion.

La parabole a aussi été pratiquée par John Ruskin, comme nous le signale Henderson (1985 : 123-125). En effet, Ruskin a également écrit sur l'économie politique pour dénoncer une approche trop mécaniste et aider le public à

envisager une approche plus humaniste, dans laquelle le choix moral aurait sa place. Il revisite, par exemple, la parabole des talents de St Matthieu pour insister sur la nécessité pour un investisseur de respecter une certaine éthique. Dans son introduction à *Munera Pulveris* (1880[1863]), qui peut se traduire par « les récompenses / la valeur d'une petite poussière », il raconte l'histoire de trois tableaux du Tintoret qui, ayant souffert de la guerre avec l'Autriche, sont en piteux état à l'école St Roch à Venise. Toutefois, personne ne semble s'intéresser à leur sort, alors que, par contraste, Paris est en quête de lithographies colorées mettant en scène les « danses du plaisir » telles que le cancan ; c'est, pour Ruskin, l'occasion d'opposer la « fausse » richesse des lithographies et la richesse absolue et inestimable des tableaux, et de faire passer l'idée que le marché n'est pas le bon critère pour réguler la vie économique.

Après la **fable** et la **parabole**, il convient de mentionner le **conte**. En effet, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècle, et dans la première moitié du XIX^e siècle, des **contes** et **histoires** ont été imaginés et rédigés par trois femmes qui ont connu un certain succès. Leur objet était de sensibiliser diverses strates de la population aux questions économiques, à une époque marquée par l'innovation sociale et intellectuelle. À cette période, on a d'ailleurs beaucoup débattu du type de connaissances à transmettre et le conflit entre savoir en lien avec la culture classique et savoir utile était déjà à l'ordre du jour. La première de ces trois femmes, Maria Edgeworth (1767-1849), a imaginé des contes pour enfants, afin d'aider les parents dans leur éducation. La seconde, Jane Marcet⁴ (1769-1858), s'est intéressée à l'éducation des adolescents, et particulièrement des jeunes filles. Enfin la troisième, Harriet Martineau (1802-1876) a choisi de s'adresser à un public d'adultes.

En dépit des publics différents, les trois auteurs choisissent le genre du conte pour contribuer à instruire leur lectorat en matière d'économie politique. Dans son conte *The Cherry Orchard*, Maria Edgeworth offre une version pour enfant de la division du travail illustrée par Adam Smith dans sa fabrique imaginaire d'épingles. D'autres contes sont l'occasion d'illustrer des questions économiques telles que les choix rationnels, par exemple dans *The Purple Jar*, ou de faire l'éloge du travail et de l'épargne (*Lazy Lawrence*).

Pour sa part, Jane Marcet, dans son ouvrage *John Hopkins's Notions on Political Economy* (1833), met en scène un pauvre métayer qui a du mal à faire vivre sa famille nombreuse et se pose des questions sur la répartition des richesses, le niveau des salaires, le chômage, le libre échange, l'émigration, etc. Ce sont

⁴ On sait que David Ricardo faisait partie du cercle de la famille et que les Malthus ont dîné au moins une fois à sa table (Henderson 1985 : 45).

autant de sujets abordés sous forme de petites histoires qui l'aident à cheminer dans sa compréhension de ces questions et qui comportent toujours une morale.

John Hopkins, a poor labourer, who had a large family of children to support upon very scanty wages, applied to a Fairy for assistance...

John Jopkins demande alors à une fée de remédier aux inégalités de fortune et de faire disparaître toutes les richesses pour tous, sans se rendre compte des conséquences : vie plus dure, ruine, chômage, misère. Au bout d'une semaine, conscient des problèmes qu'il a créés, il retourne voir la fée pour lui demander de rétablir la situation antérieure et tire la leçon de ses erreurs :

[...] as he trudged on, pondering it in his mind, he came to this conclusion: — "Why then, after all, the rich and the poor have but one and the same interest—that is very strange! I always thought they had been as wide apart as the east is from the west! But now I am convinced that the comforts of the poor are derived from the riches of the rich." (Essay 1)
<<http://www.econlib.org/library/Marcet/mrcJH0.html>>

De son côté, Martineau, dont les vingt-cinq parties des *Illustrations of Political Economy* furent publiées entre 1832 et 1834, était convaincue qu'en mettant en quelque sorte un enseignement gratuit à la portée des petites gens, elle contribuerait à améliorer leur vie et les aiderait à mieux comprendre les mesures de laissez-faire et à s'y adapter. Ses histoires couvrent un large éventail de sujets, que ce soit le libre échange (*The Loom and the Lugger*), l'endettement (*The Farrers of Budge Row*), la banque (*Berkeley the Banker*) ou le syndicalisme et la surpopulation (*A Manchester Strike*). En utilisant le conte moral à des fins de vulgarisation et d'éducation, c'est d'ailleurs elle qui a eu le plus grand impact sur la population.

On ne saurait passer sous silence les écrits de Thomas de Quincey (1785-1859), certes plus connu pour ses *Confessions of an English Opium Eater*. Pourtant, comme le souligne Henderson (1985 : 96), il a écrit sur l'économie politique, qu'il concevait comme une science organique, et s'est plus particulièrement intéressé aux travaux de David Ricardo. Il a d'ailleurs publié sous la forme d'une série d'articles dans le *London Magazine* en avril et mai 1824, les *Dialogues of Three Templars on Political Economy* (1897 [1824]), dialogues conçus à la manière socratique. Les trois personnages ont pour noms Phaedrus, qui s'intéresse à l'économie politique, mais n'est en rien un expert, Philebus, plutôt attiré par les idées de Malthus, et XYZ, défenseur enthousiaste des idées de Ricardo. Ce troisième personnage n'est autre que De Quincey, qui publiait d'ailleurs sous ce pseudonyme dans des magazines. Lui aussi a eu recours au récit pour illustrer les notions de valeur d'usage et de valeur d'échange.

Dans une des histoires qu'il raconte, il implique directement le lecteur qui devient le personnage principal « you ». L'action se passe sur un bateau à vapeur

sur le Lac Supérieur, alors que le lecteur « *you* » part pour s'installer dans une région éloignée de tout ; il rencontre un passager qui possède un objet hors du commun qui lui fait envie : une tabatière musicale. C'est la toute dernière fois que « *you* » aura la possibilité d'acheter un objet précieux avant d'arriver à sa destination finale. Ce récit est évidemment l'occasion de faire réfléchir à la valeur de cet objet rare, mais surtout à son « utilité » au sens économique du terme, c'est-à-dire sa capacité à satisfaire le désir que le personnage principal peut ressentir à l'idée de le posséder. L'histoire (7) commence ainsi, et le choix des verbes au présent donne le sens de l'immédiateté :

(7) You are on Lake Superior in a steamboat, making your way to an unsettled region 800 miles ahead of civilisation, and consciously with no chance at all of purchasing any luxury what so ever, little luxury or big luxury, for a space of years to come. (De Quincey, 1897 : 137)

La dernière phrase de l'histoire souligne l'idée que l'homme n'est pas toujours rationnel, et que la valeur attribuée à un bien dépend des circonstances (*op. cit.*: 139) : “*You pay sixty rather than lose it when the last knell of the clock has sounded which summons you to buy now or forfeit forever.*”

On pourrait légitimement penser que les emprunts aux techniques littéraires passés en revue jusqu'ici sont caractéristiques d'une époque où l'économie ne s'était pas encore préoccupée de se faire reconnaître en tant que discipline scientifique et où les protagonistes étaient de formation classique, philosophique et littéraire.

Il convient donc de vérifier si un changement est intervenu à partir du moment où l'on a commencé à parler de « science économique » et où beaucoup d'économistes avaient alors reçu une formation d'ingénieurs.

2.2 Modélisation et récit littéraire pour accompagner la naissance de la science économique dans le dernier tiers du XIX^e siècle

Dès lors que l'on a entrepris de faire reconnaître l'économie comme une science et d'asseoir la crédibilité de la discipline, on a assisté à un alignement sur le modèle établi par la physique, et à une mathématisation grandissante du domaine. On pouvait donc s'attendre à ce que ce désir de spécialisation poussée et d'affirmation d'une identité propre conduise le domaine à ériger des barrières empêchant le commerce d'idées et de méthodes entre disciplines (sauf, en l'occurrence, à emprunter à la physique). De ce fait, la sphère scientifique et la sphère littéraire risquaient fort de se trouver coupées l'une de l'autre. Ce risque avait d'ailleurs été entrevu, dès 1743, par Alexander Pope, qui, en visionnaire, dans le 4^e livre de son poème satirique *The Dunciad*, avait procédé à une mise en garde contre les conséquences d'une spécialisation académique et scientifique, qui conduirait les uns et les autres à s'intéresser à des fragments parfois

microscopiques de la scène humaine et sociale, et à perdre de vue « *the whole frame [that] is obvious to a flea* » (Watts 2007 : 307).

Au regard de ce nouveau contexte, un certain nombre de questions viennent naturellement à l'esprit : en tout premier lieu, est-il possible pour une science quelconque de parvenir à un état de pure objectivité et d'éviter tout élément narratif et/ou fictionnel pour garantir une démarche logique ? Est-il possible à l'homme de raisonner sans jamais avoir recours à des tropes comme l'analogie ou la métaphore, de partager le fruit de sa réflexion sans recourir à des segments narratifs ? Peut-on encore envisager des passerelles entre littérature et économie ou doit-on parler de frontières, et, dans ce dernier cas, sont-elles poreuses ou imperméables ?

Un début de réponse nous est fourni par la définition que nous livre Alfred Marshall de la science économique, à savoir l'étude de l'homme au quotidien « *the study of mankind in the ordinary business of life* » (1920 [1890] : 4). L'étude de la nature humaine n'est-elle pas, précisément, l'objet de bon nombre d'œuvres de littérature ou de théâtre ?

L'économie, comme cela a été souligné, a souhaité s'acheter une respectabilité en s'inspirant de la physique de l'époque. Toutefois, il lui était impossible de mener des expériences grandeur nature ou en laboratoire et il lui a bien fallu contourner cette difficulté en construisant des modèles⁵. Curieusement, le modèle économique et le roman réaliste sont tous deux apparus au même moment au 19^e siècle, ce qui encourage à approfondir l'étude des convergences et divergences éventuelles entre littérature et économie, entre modèle et récit. Certes, si l'on analyse les traits caractéristiques d'un modèle économique, on est en droit de se demander ce qu'il peut avoir en commun avec une œuvre littéraire, même s'il décrit, lui aussi, un monde fictionnel et a pour principe le « comme si ». Le modèle est abstrait, et par force réducteur – d'aucuns diront simpliste. À la variété des situations complexes que l'on peut rencontrer dans la vie ou dans une œuvre de fiction, il préfère des hypothèses simplifiées, comme, par exemple, celle de la concurrence parfaite dans l'équilibre général de Walras.

Certes, le traitement de l'homme est assez différent : la littérature crée des personnages singuliers, avec leurs passions et leurs contradictions, dont les

⁵ Nous faisons référence ici à la définition d'un « modèle économique » dans le dictionnaire spécialisé de C.-D. Échaudemaison (1998) : « système abstrait dont la fonction est de représenter la réalité de façon très simplifiée, mais formalisée, ou de permettre l'étude d'un phénomène réel. »

actions s'inscrivent dans le temps, alors que l'*homo œconomicus* n'a pas d'histoire, n'appartient à aucune classe en particulier, n'a pas d'états d'âme. Comme le souligne Stiglitz (2011 : 439) « la plupart d'entre nous n'aimeraient pas qu'on les assimile à l'image de l'homme qui sous-tend les modèles économiques dominants, cet individu calculateur, rationnel, égoïste et intéressé », chez qui « aucune place n'est faite à la sensibilité humaine, au civisme, à l'altruisme ».

Pourtant, John Stuart Mill, le premier à avoir mentionné l'*homo œconomicus*, l'avait envisagé comme un altruiste qui poursuivait non pas l'enrichissement, mais le bonheur. D'ailleurs, avant tout, l'objet de la discipline, à l'origine, était le bonheur. Il ne faut pas oublier que pour Adam Smith, dont la théorie de la Main invisible s'inscrit dans l'esprit des Lumières, la préoccupation première était bien le bonheur de tous. Mais il est vrai qu'Adam Smith était un philosophe, qui plus est soucieux des « Belles Lettres » et non un économiste au sens où on entend ce terme aujourd'hui. Dans sa quête de scientificité, la science économique semblerait avoir oublié tout cela.

Assurément, le modèle économique, par son réductionnisme, s'éloigne de la littérature puisqu'il serait impossible de calculer quoi que ce soit si les agents étaient instables dans leurs préférences, et en proie à des passions. La nécessaire typicité de l'agent économique interdit donc toute épaisseur au personnage, tout conflit intérieur, toutes choses qui font l'attrait du personnage du récit romanesque apte à susciter l'émotion du lecteur. Si l'*homo œconomicus* a pour but son intérêt, cet intérêt n'est pas passionné.

Il existe pourtant des traits communs entre économie et littérature, ne serait-ce que dans le genre de la **robinsonade**, à la croisée des chemins entre théorie économique et roman réaliste. En outre, dans la mesure où littérature et économie s'intéressent à ce qui motive l'homme, elles ont un terrain commun. À la fin du XX^e siècle, les économistes ont d'ailleurs pris conscience du biais induit par l'idée de l'agent rationnel, et les apports des recherches en neurosciences ont fait réfléchir les économistes au fait que le choix rationnel puisse s'accompagner d'insatisfaction, ce qui ouvre à nouveau la discipline sur la psychologie et la philosophie.

Nous sommes d'ailleurs invités à creuser la question du rapprochement entre économie et littérature par une économiste contemporaine, Deirdre McCloskey (1998), qui a mené une bataille en ce sens, en déclarant qu'il conviendrait de faire prendre conscience aux économistes qu'ils ne sont pas si différents que cela des poètes et romanciers :

Economics is an extraordinarily clever way of speaking that can do a lot of good. But now it sits scowling outside the conversation of humankind, offering expert opinion with a sneer. One way to

bring it back into the conversation is to persuade economists that they are not so very different from poets and novelists.

Dans cette optique, le modèle économique pourrait être compris comme une forme de métaphorisation, comme un récit ramassé, qui aurait une fonction heuristique à ne pas négliger. Derrière chaque modèle se cache alors une histoire que l'on doit pouvoir expliciter (8) :

Stories form an integral part of models. An economic model cannot be fully characterized simply by knowing its structure: the model can only be completely described when we know how it works and what it can do. This activity of **manipulating a model requires a narrative device, such as a question, which sets off a story told with the model.** [...] Without these narrative elements, we cannot apply model-structures directly onto the facts of the economic world, nor demonstrate outcomes about the hypothetical world represented in the model. **Thus, stories are not simply devices of persuasion, but constitute an important part of the identity of a model**⁶. (Morgan 2001 : 361)

Et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la science économique de la seconde moitié du XIX^e siècle et du XX^e siècle dans son entier, tout en recourant de plus en plus aux outils statistiques et mathématiques, n'a pas pour autant délaissé les tropes comme la métaphore ou l'analogie, ni les références à des récits littéraires. Quelques exemples suffiront à le montrer. Le terme métaphorique de surchauffe de l'économie, que nous devons à Albert Aftalion (Daniel 2010 : 264) résulte de l'histoire suivante, connue sous le nom de Poêle d'Aftalion, parce que son auteur a véritablement été inspiré par une expérience personnelle tirée du quotidien :

Dans une pièce où il fait froid, on remplit le poêle de charbon. Comme celui-ci s'enflamme lentement, on a tendance à trop en mettre. Conséquence, quand le feu a vraiment pris, il finit par faire trop chaud. On ouvre alors la fenêtre si bien que l'air extérieur ramène la pièce à la température initiale. Et ainsi de suite... De même en économie, les entreprises, constatant des réserves de pouvoir d'achat, investissent. Ce faisant, elles augmentent non seulement les capacités de production mais également la demande, ce qui les trompe sur la réalité des débouchés existants dans l'économie et les incite à amplifier la dynamique de l'investissement. Résultat, au bout d'un moment, l'économie est confrontée à une surabondance de machines. S'inspirant de son idée du Poêle, Aftalion parle de « surchauffe », expression qui est restée pour désigner les périodes de croissance économique excessive tirée par des niveaux d'investissement trop élevés.

Cette métaphore a trouvé un écho dans les années 1990 dans une autre métaphore, empruntée à un conte populaire, revu et corrigé de nombreuses fois, à savoir *l'Histoire de Boucle d'Or et les trois ours*. En effet, pour évoquer une situation où l'économie ne se trouve ni en situation de surchauffe (risque d'inflation), ni en train de tourner au ralenti (risque de chômage), mais a atteint le bon équilibre « *neither too hot, nor too cold, but just right* », les économistes ont eu recours à la métaphore de la *Goldilocks economy*, et même les

⁶ C'est nous qui soulignons.

responsables de la politique monétaire, comme Alan Greenspan, alors Président de la Banque centrale américaine, l'ont utilisée.

L'histoire de la pensée économique est jalonnée de métaphores constitutives de la théorie qui résumant chacune une histoire sous-jacente. Il serait trop long de les raconter, mais en voici un petit aperçu :

Métaphore	Contexte
Auctioneer (Walras)	Théorie de l'équilibre général des prix
Beauty Contest (John Maynard Keynes)	Comportement des investisseurs sur le marché boursier, faculté à anticiper les choix de la majorité
Lemons (George Akerlof)	Asymétrie de l'information (voitures d'occasion en mauvais état)
Islands (Edmund Phelps)	Théorie de l'asymétrie de l'information sur le marché du travail
Malibu surfers (John Rawls)	Théorie de la justice Sociale et de l'allocation universelle
Pair of scissors (Alfred Marshall)	Théorie de l'offre et de la demande
Random Walk (Maurice Kendall)	Théorie du marché efficient (marche aléatoire des prix)
Rocking horse (Ragnar Frisch)	Théorie du cycle économique

Ces métaphores constituent un folklore économique qui fait partie de la culture des économistes. Analogies et métaphores apportent la preuve que des économistes de renom ont intégré la pensée métaphorique à leur réflexion théorique et y ont aussi eu recours pour partager le fruit de leurs recherches avec leurs pairs : par exemple, le concours de beauté de Keynes⁷, les ciseaux de Marshall⁸, ou encore le commissaire priseur de Walras⁹.

⁷ Cette métaphore décrit le comportement des investisseurs sur le marché boursier. Les participants au concours doivent choisir, parmi un certain nombre de visages, non pas celui qu'ils jugent le plus beau, mais celui qui recevra le plus grand nombre de suffrages. Le vainqueur est donc celui qui aura le mieux anticipé sur l'opinion majoritaire.

⁸ Selon la loi de l'offre et de la demande, le prix et la quantité échangée d'un bien sont déterminés par deux forces qui agissent symétriquement à la manière de deux lames d'une paire de ciseaux qui coupent une feuille de papier.

⁹ Pour illustrer la théorie de l'équilibre général des prix, Walras a recours à la métaphore du commissaire-priseur, qui centralise pour chaque prix le total des offres et des demandes pour chaque produit.

Les histoires sous-jacentes refont surface dans les manuels d'économie sous forme de micro-récits afin d'illustrer la théorie, comme le montre l'exemple classique de la tragédie des "Commons", (9) dont l'accroche fait d'emblée appel à l'imagination :

(9) Consider life in a small medieval town. [...] Many of the town's families own flocks of sheep and support themselves by selling the sheep's wool, which is used to make clothing. As our story begins, the sheep spend much of their time grazing on the land surrounding the town, called the Town Common. No family owns the land. Instead, the town residents own the land collectively, and all the residents are allowed to graze their sheep on it. Collective ownership works well because land is plentiful. [...] Everyone in town is happy.

As the years pass, the population of the town grows, and so does the number of sheep grazing on the Town Common. With a growing number of sheep and a fixed amount of land, the land starts to lose its ability to replenish itself. Eventually, the land is grazed so heavily that it becomes barren. With no grass left on the Town Common, raising sheep is impossible, and the town's once prosperous wool industry disappears. Many families lose their source of livelihood. (Mankiw 2004 : 231)

Les économistes (Barro 1997¹⁰, Mankiw 2004) ont aussi fait amplement appel au personnage de Robinson Crusoe à des fins pédagogiques, tant il est facile de simplifier les choses en évoquant un seul agent économique pour étudier les choix auxquels il se trouve confronté, et illustrer la fonction de production (10) :

(10) Robinson Crusoe, as you may recall, is a sailor stranded on a desert island. Because Crusoe lives alone, he catches his own fish, grows his own vegetables, and makes his own clothes. We can think of Crusoe's activities—his production and consumption of fish, vegetables, and clothing—as being a simple economy. By examining Crusoe's economy, we can learn some lessons that also apply to more complex and realistic economies. (Mankiw 2004 : 540-541)

Qu'elle le reconnaisse ou non, la science économique moderne n'est donc pas dénuée de segments narratifs et d'emprunts à des formes plus littéraires, comme le montre George Akerlof dans son ouvrage de 1984, à travers son choix de titre évocateur : *An Economic Theorist's Book of Tales*. Dans un autre ouvrage co-écrit avec Robert Shiller (2009), Akerlof a d'ailleurs reconnu le rôle de la narration et des histoires comme éléments constitutifs de l'économie et de la façon dont elle est perçue (11) :

(11) It is generally considered unprofessional for economists to base their analyses on stories. On the contrary, we are supposed to stick to the quantitative facts and theory – a theory that is based on optimisation, especially optimisation of economic variables [...] But what if stories themselves move markets? What if these stories of overexplanation have real effects? What if they themselves are a real part of how the economy functions? Then economists have gone overboard. The stories no longer merely *explain* the facts; they *are* the facts". (Akerlof & Shiller, *Animal Spirits*, p. 54)

¹⁰ Le chapitre 2 du manuel de Barro (*Macroeconomics*) a pour titre : *Work Effort, Production, and Consumption - the Economics of Robinson Crusoe*.

Selon Laurence Seidman, Professeur d'économie à l'Université du Delaware, il est nécessaire de partager les notions importantes de l'économie avec un public plus large pour l'aider à réfléchir aux grandes questions (12) :

(12) I believe strongly that we academics, immersed in technical work, should occasionally take time out to communicate to a wider audience. After all, if we don't, there are others whose skill at writing far surpasses their knowledge of economics and who will be glad to entertain and mislead that wider audience. So, I've tried to make this serious subject accessible and enjoyable. I hope you find it stimulating. (Seidman 1998 : x)

Dans son ouvrage *Economic Parables and Policies*, Seidman met en scène un certain nombre de personnages et ses paraboles sont l'occasion de poser les problèmes, d'illustrer différentes possibilités et de cheminer progressivement vers une leçon à tirer. Elles suivent la trame classique du récit.

Il semblerait donc qu'il y ait un regain d'intérêt pour le récit et autres emprunts à des formes littéraires. D'ailleurs, Osteen et Woodmansee (1999 : 22) nous invitent à considérer autrement le langage de l'économie : « *a language comprised of tropes, tales and other rhetorical devices that are literary and rhetorical rather than scientific or natural.* »

Comme le souligne Barthes, le récit est l'une des grandes catégories de la connaissance que nous utilisons pour comprendre et ordonner le monde ; il a une fonction aussi bien heuristique pour le chercheur, qu'illustrative à des fins pédagogiques ou de vulgarisation. C'est précisément la fonction illustrative qu'il nous reste à évoquer à travers deux genres hybrides, à mi-chemin entre économie et fiction, qui traduisent les deux derniers objets mentionnés (pédagogie et vulgarisation).

3. Des genres hybrides : la Fiction économique didactique (FED) et la FASP économique ou financière

3.1 La FED

Parallèlement aux manuels classiques, dans lesquels les exemples donnent lieu à des narrations et où les études de cas font des incursions dans un monde imaginaire et hypothétique, un autre outil a été mis à la disposition des étudiants depuis un certain nombre d'années par des professeurs d'économie qui se sont livrés eux-mêmes à un exercice d'écriture d'un genre différent en prenant simplement le parti de faire passer autrement la théorie économique

AUTEURS	TITRES
William BREIT et Kenneth ELZINGA, alias MARSHALL JEVONS	<i>The Fatal Equilibrium</i> (1986[1985]) <i>Murder at the Margin</i> (1993[1978]) <i>A Deadly Indifference</i> (1998[1996]) <i>The Mystery of the Invisible Hand</i> (2014)
Murray WOLFSON & Vincent BURANELLI	<i>In the Long Run We Are All Dead. A Macroeconomics Murder Mystery.</i> (1996)

Russell ROBERTS	<i>The Choice. A Fable of Free Trade and Protectionism.</i> (2001[1994]) <i>The Invisible Heart. An Economic Romance</i> (2002)
Jonathan B. WIGHT	<i>Saving Adam Smith. A Tale of Wealth, Transformation, and Virtue</i> (2002)

Ce genre a été baptisé par nos soins « fiction didactique économique » (FED) dans une étude antérieure (Resche 2004 : 143).

La plupart de ces romans suivent une intrigue policière (évoquée dans certains titres par « *mystery* », par exemple); certains mettent en scène un économiste confronté à un ou des crimes, et qui va débusquer leurs auteurs en fondant son raisonnement sur des principes économiques ; d'autres romans cherchent à faire découvrir sous un autre angle les idées de certains penseurs comme Adam Smith ou Ricardo qui reviennent sur terre réincarnés dans un personnage dont la mission est de faire des mises au point sur des théories comprises ou connues de manière imparfaite ou superficielle. Le roman de 1996 emprunte son titre à une citation de Keynes. La lecture de ces ouvrages est agréable et l'intrigue, souvent prenante, met en œuvre les ressorts classiques du récit (situation initiale, problème, complication, rebondissements et dénouement) : au passage, les auteurs tirent les conclusions quant aux concepts importants qui ont permis d'identifier les criminels ou de résoudre un problème. Ces fictions n'ont pas la prétention d'être de la grande littérature, mais leur but est de faire comprendre autrement certains aspects théoriques appliqués à la vie de tous les jours.

Les quatre premiers ouvrages mentionnés font partie d'une même série communément appelée « *Henry Spearman mysteries* », du nom du personnage principal, professeur d'économie à Harvard, et non détective, même si, en bon économiste qu'il est, il finit toujours par résoudre les énigmes en réfléchissant de manière rationnelle. Le pseudonyme choisi par les auteurs pour signer leurs romans ne relève pas du hasard : il est composé à partir des noms de deux économistes connus, Alfred Marshall (1842-1924) et William Stanley Jevons (1835-1882). Marshall, auteur des « Principes d'Economie Politique » est l'une des grandes figures du courant néoclassique et Jevons, pour sa part, est l'un des fondateurs du marginalisme, à l'intérieur de ce même courant de pensée.

Le choix du héros enquêteur a également fait l'objet de beaucoup d'attention de la part des auteurs qui avouent s'être inspirés de Milton Friedman, prix Nobel d'économie en 1976, et connu pour tout analyser par le prisme des principes économiques. Un parallèle est également possible avec le prix Nobel d'économie Gary Becker (1976), qui a appliqué les principes économiques à des domaines peu traditionnels pour des économistes, comme le mariage ou la criminalité. Quant aux rapprochements possibles avec d'autres détectives connus, ils sont, eux aussi, multiples. L'épouse de Henry Spearman joue souvent un rôle qui s'apparente à celui d'un Docteur Watson. Ce n'est d'ailleurs pas une

coïncidence si les initiales de notre héros (H.S.) sont exactement dans l'ordre inverse de celles du héros de Conan Doyle, Sherlock Holmes. Les sources d'inspiration sont donc variées mais l'esprit des romans s'apparente davantage à celui des romans d'Agatha Christie, avec un Henry Spearman que l'on peut voir comme la version universitaire d'Hercule Poirot. Notons, au passage, comme le soulignent les auteurs, que "Spearman" contient le mot *spear*, ce qui suggère aisément quelqu'un qui cherche à percer le mystère en allant au cœur du problème. On peut aussi souligner, dans le choix de ce nom, un clin d'œil au lecteur, qui pensera, on l'espère, au nom d'un autre prix Nobel d'économie, Kenneth Arrow.

En choisissant les titres de leurs romans, les auteurs ont habilement ménagé une part à la fiction et une part à la discipline économique : les intrigues policières sont clairement annoncées par les mots clés « *fatal* », « *murder* » « *deadly* » mais ces derniers sont modulés par des termes évoquant des concepts économiques : « *equilibrium* », « *margin* » et « *indifference* ». Le dernier titre est moins parlant à cet égard, mais la part de mystère est liée à l'ambiguïté de la Main Invisible (celle qui a commis le meurtre, ou celle de la théorie bien connue d'Adam Smith, ou les deux).

Les ouvrages des autres auteurs allient également économie et fiction. Les titres sont soit directement évocateurs, soit précisés par un sous-titre parlant (*tale*, *fable*, *etc.*). Les intrigues mettent en valeur la théorie économique et les références à l'histoire de la pensée économique plutôt que le raisonnement économique tel qu'il était présenté dans les romans précédemment évoqués. Certes, on retrouve, selon les ouvrages, le suspense, les rebondissements, les meurtres ou tentatives de meurtre, et les intrigues, y compris amoureuses, propres à encourager le lecteur à poursuivre pour connaître la fin de l'histoire. Chacun à leur manière, les trois derniers romans démontrent que l'économie bien comprise doit réconcilier la tête et le cœur, que morale et profit ne sont pas antinomiques. Tout est alors prétexte à montrer que, si l'économie de marché fonctionne efficacement, les gains qu'elle génère ne se mesurent pas seulement en termes d'argent et de bénéfices, mais également sur le plan qualitatif pour l'homme ; c'est donc un capitalisme à visage humain qui est ainsi présenté et discuté.

La première question qui se pose à propos de ce nouveau type d'ouvrages porte, en toute logique, sur l'incongruité apparente de ce mélange entre la fiction et les principes de la théorie économique. Il est donc légitime de se demander si les auteurs ne risquent pas, en retournant vers un genre plus « littéraire », de décrédibiliser la science économique et de se décrédibiliser aux yeux de leurs collègues. Il nous appartient donc de réfléchir aux raisons qui les ont poussés à emprunter ces chemins de traverse entre discipline économique et fiction.

Une première piste nous est indiquée par Herbert Stein, dans la préface qu'il a rédigée pour l'édition de 1993 de *Murder at the Margin*. Il y évoque précisément les traits communs entre le travail d'analyse de l'économiste et le travail d'analyse du détective (13) :

(13) Spearman discovers who done it by rigorous application of a very simple economic proposition, coupled with acute observation. The essence of the plot is that there is a mystery - someone is behaving in a way that is not transparent, but we do not know who it is. When Spearman sees someone behaving in a way that seems to be irrational, not the apparent least-cost way of achieving his apparent objective, he knows there is a mystery about that person. That person has some objective or some costs that are not apparent. If Spearman has sufficient observations of apparently irrational behavior, he can deduce what that person is up to.¹¹ (p.viii)

Comme le détective, l'économiste se trouve confronté à des énigmes et des paradoxes. Là où Sherlock Holmes refusera toute explication surnaturelle¹², l'économiste, partant de l'hypothèse selon laquelle les individus agissent de manière rationnelle, rejettera toute explication irrationnelle. Pour illustrer ce parallèle, Breit et Elzinga (2002 : 369) nous rappellent une remarque que le héros de Doyle (1993 : 268) adresse au Dr. Watson dans *The Beryl Coronet* : « *It is an old maxim of mine that when you have excluded the impossible, whatever remains, however improbable, must be the truth* ».

Un autre point de convergence entre l'analyse économique et le raisonnement du détective est le concept d'équilibre. Le roman policier classique a pour décor un endroit où la vie se déroule de manière paisible et où l'équilibre prévaut jusqu'à ce qu'un meurtre vienne rompre l'harmonie. Le travail du détective consiste à mobiliser sa capacité d'observation et de déduction pour identifier le ou les coupable(s). Il révélera à la fin de l'histoire les moyens qui lui ont permis d'en arriver à ses conclusions, et donc de rétablir l'équilibre, en éliminant successivement tous les autres scénarios. Précisément, le discours scientifique de l'économiste s'appuie sur une stratégie semblable, tout en respectant les normes en vigueur dans la communauté des chercheurs. Comme le soulignent Breit et Elzinga (2002 : 370) eux-mêmes, si l'on fait abstraction des calculs, des statistiques et des diagrammes, la trame de l'article de recherche en économie correspond bien à une intrigue policière (14) :

(14) A familiar formula for an economics article is as follows: long-accepted behavior of economic actors in their role as consumers or producers is pointed out as being anomalous. The mental equilibrium that prevailed is disturbed because what was once blithely taken for granted as normal is shown to be inconsistent with rational behavior. This suggests that there might be something disturbingly amiss with the received doctrine. The facts must somehow be reconciled with the accepted theories. The economist's self-contained world of order has been thrown into disorder by an observation that runs counter to well-entrenched principles. The gifted economist-writer must show that the seemingly irrational practice is actually consistent with sound economic principles. As in detective fiction, the end is an illumination. Order is restored. Equilibrium is regained.

¹¹ C'est nous qui soulignons

¹² Voir, par exemple, *Le chien des Baskerville*

Il y a donc une certaine logique pour ces professeurs d'économie à choisir la fiction policière pour appuyer leur enseignement plus traditionnel, qui fait lui-même appel à la narration dans les exemples et illustrations accompagnant graphiques et modèles. Comme le souligne Colander (2005 : 252) : « *Ultimately the teaching of economics boils down to the telling of stories* ». Précisons toutefois que les auteurs de fiction économique didactique n'ont jamais eu la prétention de se poser en hommes de lettres : ils souhaitent simplement faire passer autrement un message et réconcilier les étudiants avec une discipline qui peut paraître aride.

3.2 La Fiction à substrat professionnel (FASP)

La Fiction à Substrat Professionnel représente un autre genre hybride. Cette dénomination et son acronyme ont été créés par Michel Petit (1999) et c'est donc à partir de la définition qu'il en a donnée qu'ont été retenus un certain nombre d'ouvrages à mi-chemin entre littérature et économie. Contrairement aux auteurs de la FED qui étaient tous professeurs d'économie et n'avaient pas de prétention en tant qu'hommes de lettres, les auteurs de FASP sont des professionnels qui sont souvent passés du statut de professionnels auteurs au statut d'auteurs professionnels.

Le genre FASP se caractérise par des traits distinctifs internes qui permettent de regrouper sous cette appellation un certain nombre de thrillers spécialisés, en fonction de domaines particuliers (financier pour ce qui nous concerne ici). Le suspense est un élément incontournable car il faut donner au lecteur l'envie de connaître le dénouement de l'histoire qui est narrée. Ces fictions ont en commun d'être des succès de presse ; en tant qu'anciens professionnels ou parce qu'ils ont reçu une formation dans le domaine en question, les auteurs possèdent une compétence indiscutable dans leur domaine et offrent ainsi au lecteur la possibilité de pénétrer au cœur d'un milieu professionnel donné, et de se familiariser avec ses rites, ses codes, son langage, ses procédures particulières et ses objets « cultes », sans parler de ses héros.

Ainsi, les descriptions vestimentaires sont précises et fidèles à la réalité (pour les banquiers des grands groupes, costumes Armani à petites rayures, cravates Hermès et chaussures Gucci) : « *[Bankers] are suited in the battle rattle of Armani pinstripes and Gucci loafers* ». Les dialogues, sigles et abréviations sont authentiques et concourent à ajouter à la vérisimilitude des situations. La terminologie est conforme et permet d'aborder un certain nombre de concepts propres au domaine de la finance : des termes souvent inconnus du grand public comme *high-frequency trading* (HFQ), *credit crunch*, *credit default swaps* (CDS), *mortgage-backed securities* (MBS), *hedge funds*, etc. sont habilement incorporés au texte.

Les caractéristiques externes de ces fictions relèvent d'une stratégie éditoriale qui n'est pas spécifique à la FASP : toutefois, le paratexte éditorial qui apporte des informations biographiques sur les auteurs présente la particularité de mentionner expressément la formation ou l'expérience professionnelle de première main des auteurs, comme le montre ces quelques exemples tirés de la FASP financière :

David Lender is a former investment banker whose bestselling thrillers are inspired by his over 25 years on Wall Street. After earning his MBA at Northwestern University's Kellogg School of Management, he went on to work in mergers and acquisitions for Merrill Lynch, Rothschild and Bank of America. He draws on an insider's knowledge from his career for the international settings, obsessive personalities and real-world financial intrigues of his novels.

For over twenty years, Lieberman worked in institutional sales and trading for some of the most venerable banks in the world. Ben worked at JPMorgan, Merrill Lynch, Royal Bank of Canada, and even Lehman Brothers at the very end during the financial meltdown of 2008. While his novels explore many different worlds, the trading floor provided a ruthless, competitive and urgent environment that Lieberman was able to transfer into exciting, darkly-humorous and award winning crime thrillers.

Un autre élément de la stratégie éditoriale est le périphrase composé d'extraits de presse et autres citations élogieuses qui créent un réseau entre les différents ouvrages d'un même auteur ou entre plusieurs auteurs :

A Wall Street novel by David Lender from the best-selling author of *Trojan Horse* and *The Gravy Train*

Finally, in *Fixers*, the estimable Michael M. Thomas has delivered a much-needed, beautifully-written, pitch-perfect fictional accounting of what really happened to cause the recent devastating financial crisis—and how it drove the outcome of the 2008 presidential election. With a master craftsman's combination of compelling characters, delicious wit, and a driving narrative, Thomas has written a novel that will define our era the way *The Great Gatsby* defined the Gilded Age.” (William D. Cohan, author of *House of Cards: A Tale of Hubris and Wretched Excess on Wall Street*)

Dans certaines fictions relevant de la FASP, il arrive que l'auteur n'ait pas lui-même des compétences personnelles, mais qu'il se soit entouré d'experts pour s'assurer que le substrat professionnel est fidèle à la réalité. Pour ma part, j'ai, et La sélection présentée ci-dessous privilégie les fictions écrites par d'anciens professionnels.

AUTEURS	TITRES	INFORMATIONS
LENDER, David T.	<i>Bull Street</i> . 2011. Las Vegas: Thomas & Mercer.	A 25-year finance veteran with Wall Street; After earning his MBA at Northwestern University's Kellogg School of Management, he went on to work in mergers and acquisitions for Merrill Lynch, Rothschild and Bank of America.
LEWIS, Michael	<i>Flash Boys: A Wall Street Revolt</i> . 2015. New York: W. W. Norton & Company. <i>The Big Short: Inside the Doomsday</i>	He was educated at Princeton University and the London School of Economics. Lewis was hired by Salomon Brothers and moved to New York for their training

	<i>Machine.</i> 2010. New York: W. W. Norton & Company.	program. He worked at their London office as a bond salesman and then resigned to write <i>Liar's Poker</i> and become a financial journalist.
LIEBERMAN, Ben.	<i>The Carnage Account.</i> 2014. Seattle: Thomas & Mercer.	For over twenty years, he worked in institutional sales and trading for some of the most venerable banks in the world: JPMorgan, Merrill Lynch, Royal Bank of Canada, and even Lehman Brothers at the very end during the financial meltdown of 2008.
NAREA, H.T.	<i>The Fund.</i> 2011. New York: Forge Books.	A former managing director and principal at JPMorgan Chase
THOMAS, Michael M.	<i>Hard Money.</i> 1985. Viking. <i>Black Money.</i> 1994. Crown Publishers. <i>Fixers.</i> 2016. New York: Melville House Printing.	He went to work on Wall Street in 1961, was a partner and co-head of corporate finance at Lehman at the turn of the 1970s, then at Burnham & Co. in the mid-1970s, consulted for a while and then started writing about Wall Street in 1980.
VONNEGUT, Norb.	<i>The Gods of Greenwich.</i> 2011. New York: Minotaur Books.	A former private wealth manager for Morgan Stanley.

L'avantage d'une telle sélection est la garantie que les auteurs, anciens professionnels possédant une expérience avérée du milieu, brossent un tableau authentique des communautés professionnelles et sont des guides fiables pour le lecteur non initié. En réalité, pour ne pas se discréditer aux yeux des spécialistes, ni laisser un public moins averti, ils sont amenés à faire un grand écart entre les uns et les autres en dosant savamment le contenu spécialisé et les efforts de vulgarisation et en les intégrant harmonieusement à l'intrigue. Un tel exercice d'équilibre est apprécié lorsqu'il est réussi, comme le montre l'extrait du *Telegraph* cité dans le péri-texte allographe de *The Flash Boys* de Michael Lewis (2015) :

Lewis's skill is in unpicking the complexities of the financial world, providing explanations clear enough for outsiders to understand, and well enough informed to appeal to experts.

Contrairement aux auteurs de FED, ces auteurs ont en commun d'avoir abandonné leur emploi dans la finance ou l'entreprise pour se consacrer entièrement à l'écriture dont ils vivent actuellement.

Conclusion

Au terme de ce tour d'horizon, quelles conclusions peut-on tirer quant aux liens entre littérature et économie à travers le récit et quant aux façons dont chaque domaine décline le récit ?

Nous avons vu que l'un et l'autre domaine s'intéressent à l'homme, en tant que membre d'une famille, consommateur, travailleur ou employé, aux problèmes qu'il peut rencontrer au quotidien, dans son entreprise, dans sa quête du bonheur

ou du bien-être, dans la société, aux mesures prises par les gouvernements pour résoudre les problèmes. Il existe toutefois des différences sensibles dans la façon dont chaque domaine s'approprie le récit. On ne peut nier que les questions d'inégalité de ressources, les conséquences de l'industrialisation, de la financiarisation, sont souvent l'occasion, pour les auteurs littéraires, de critiquer les économistes, de présenter les hommes d'affaires, les financiers, les patrons sous un jour assez négatif, en prenant souvent la défense de ceux qui sont considérés comme les victimes du système. D'un autre côté, on dira que les économistes ont peut-être oublié, surtout depuis que leur discipline s'est mathématisée, de communiquer sur les raisons qui leur font préconiser telle ou telle solution. Ils se sont contentés de données chiffrées, de modèles théoriques, alors qu'en illustrant leurs idées par des histoires compréhensibles par tous, ils éviteraient de se couper du grand public. Il s'agirait aussi de passer du principe de *hard heads, cool hearts*, à celui de *hard heads, soft hearts*, pour faire écho à Alan Blinder dans son ouvrage de 1987.

Si l'on observe l'axe diachronique, les points de convergence entre la philosophie morale ou l'économie politique et le domaine des lettres étaient sans doute plus évidents du fait de la formation classique des acteurs du domaine économique de l'époque. Dès lors que la science économique a souhaité s'affirmer à la fin du 19^e siècle, les liens ont pu se distendre. Nous avons toutefois constaté que la modélisation relève bien de la création de situations imaginaires et que la démarche narrative n'est pas absente de cette abstraction de la réalité. Non seulement le récit peut jouer un rôle dans le développement d'une théorie ou d'un modèle économique, mais il semble également mieux apte à rendre compte d'une évolution qui s'est produite avec la nouvelle perspective introduite en économie par l'hypothèse moderne des rendements croissants de Brian Arthur (1994). Cette perspective dynamique de l'économie rompt avec la vision classique statique de l'équilibre (liée à l'hypothèse des rendements décroissants). En effet, dans les modèles des rendements croissants, inspirés de la biologie, un élément aléatoire conduit à une dépendance du cheminement (*path dependency*). Quoi de plus naturel alors que ces modèles reposent sur un récit qui permettra de les expliciter : la notion de cheminement correspond bien au schéma narratif qui part d'une situation pour arriver à une autre en évoquant au passage le chemin parcouru pour résoudre le problème rencontré ou donner sens au cas déviant.

Le récit n'est donc pas banni du domaine économique où il remplit un certain nombre de fonctions. D'ailleurs, on note un intérêt renouvelé pour recréer des passerelles entre économie et littérature : en dehors des ouvrages de Watts et de Henderson déjà mentionnés, deux ouvrages dont les titres sont assez parlants se sont penchés sur la question : *The Economy of Literature* de Marc Shell (1978)

et *The Economics of the Imagination* de Kurt Heinzelman (1980). En dehors de sa fonction heuristique, qui permet au chercheur d'explorer, d'imaginer, puis de donner corps à sa théorie, le récit a indéniablement une fonction communicative et explicative : à travers la narration, le chercheur peut partager sa découverte avec ses pairs, et la narration sera ensuite mobilisée dans les illustrations proposées aux étudiants. Le récit a donc aussi une fonction éducative et illustrative, puisque, comme nous l'avons vu, il aide à faire passer autrement la théorie et il sert de support à la vulgarisation de la science.

Enfin, il ne faut pas oublier sa valeur argumentative, qui permet, par le biais d'explications et d'illustrations d'apaiser des craintes que des analyses complexes pourraient susciter, mais aussi de persuader et d'influencer en présentant et défendant une vision particulière du monde. Si le risque d'influencer et de manipuler le public concerné ne peut être écarté, c'est bien en étant conscient qu'il y a mise en récit, à travers une sélection et une réorganisation des faits, que l'auditoire pourra se faire sa propre opinion. Il en va de même pour le lecteur d'un récit littéraire, qui fera la part des choses entre l'histoire qui lui est présentée, la réflexion qu'elle inspire et les conclusions qu'il pourra tirer par lui-même. Afin de stimuler la réflexion et d'insister sur la comparaison possible entre la démarche narrative en science et la fiction, c'est à Peter Ackroyd (1989 : 159) que nous laisserons le soin de conclure :

Science is like fiction, you see. We make up stories, we sketch out narratives, we try to find some pattern beneath events. We are interested observers. And we like to go on with the story, we like to advance, we like to make progress. Even though they are stories told in the dark.

Références bibliographiques

- ACKROYD, Peter. 1989. *First Light*. New York : Grove Weidenfield.
- ADAM, Jean-Michel. 1992. *Les textes : Types et prototypes*. Paris : Nathan
- ADAM, Jean-Michel. 2011. *Genres de récits. Narrativité et genericité des textes*. Paris : L'Harmattan.
- AKERLOF, George A. 1984. *An Economic Theorist's Book of Tales*. Cambridge: Cambridge University Press.
- AKERLOF, George A. & Robert J. Shiller. 2009. *Animal Spirits: How Human Psychology Drives the Economy, and Why It Matters for Global Capitalism*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- ARISTOTE. 1980. *Poétique*, trad. Roselyne Dupont-Roch et Jean Lallot, Paris. Editions du Seuil.
- ARTHUR W. Brian. 1994. *Increasing Returns and Path Dependence in the Economy*, Ann Arbor : The University of Michigan Press.
- BARRO, Robert, J. 1997. *Macroeconomics*. 5^e édition. Cambridge, Mass: MIT Press.

- BARTHES, Roland. 1966. Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications* 8.
- BASTIAT, Frédéric. [1850]1990. *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Consulté le 21 décembre 2015. <http://bastiat.org/fr/cqovecqp.html#vitre_cassee>.
- BENVENISTE, Emile. 1966. « Structure des relations de personne dans le verbe », 225-250, *Problèmes de linguistique générale* 1, Paris : Gallimard.
- BLINDER, Alan. 1987. *Hard Heads, Soft Hearts: Tough-minded economics for a Just Society*. Cambridge, Mass.: Perseus Books.
- CHARAUDEAU, Patrick & Dominique MAINGUENEAU (dir.). 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- COLANDER, David C. 2005. "What Economists Teach and What Economists Do", *Journal of Economic Education* 36/3, 249-260.
- COLANDER, David C. 2006. *The Stories Economists Tell*, McGraw Hill.
- DANIEL, Jean-Marc. 2010. *Histoire vivante de la pensée économique*. Paris : Pearson Education France.
- DE QUINCEY, Thomas. 1897 [1840-1841]. *De Quincey's Works : Literary Theory and Criticism*. Vol. X. Londres : A & C Black.
- DUMEZ Hervé et Alain JEUNEMAITRE. 2005. « La démarche narrative en économie », *Revue économique*, Vol. 56, 983-1005.
- ÉCHAUDEMAISON, Claude-Danièle, 1993. *Dictionnaire d'économie et des sciences sociales*. Paris : Nathan.
- ECO, Umberto. [1972]1985. *Lector in Fabula*. Paris : Grasset.
- GENETTE, Gérard. 1969. *Figures II*. Paris : Seuil, Points Essais.
- HEINZELMAN, Kurt. 1980. *The Economics of the Imagination*. Amherst: University of Massachusetts Press.
- HENDERSON, Willie. 1995. *Economics as Literature*. London & New York, Routledge.
- JEVONS, Marshall. [1985]1986. *The Fatal Equilibrium*. Cambridge, Mass. / Londres : MIT Press.
- JEVONS, Marshall. 1993. *Murder at the Margin*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- JEVONS, Marshall. [1995]1998. *A Deadly Indifference*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- JEVONS, Marshall. 2014. *The Mystery of the Invisible Hand: A Henry Spearman mystery*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- MANDEVILLE (de), Bernard. 1714. *The Fable of the Bees*. Consulté le 15 novembre 2015. <https://archive.org/stream/fableofthebeesor027890mbp/fableofthebeesor027890mbp_djvu.tx>
- MANKIW, N. Gregory. 2004. *Principles of Economics*. Mason, Ohio: Thomson/South Western.
- MARCET, Jane. 1833. *John Hopkins's Notions on Political Economy*. Consulté le 11 novembre 2015 <<http://www.econlib.org/library/Marcet/mrcJH0.html>>
- MARTINEAU, Harriet. [1834] 2004. *Illustrations of Political Economy*. Peterborough, Ontario (Canada): Broadview Editions.
- MARSHALL, Alfred. [1890] 1920. *Principles of Economics*. 8^e édition. Consulté le 19 décembre 2015. <<http://www.econlib.org/library/Marshall/marP.html>>

- MCCLOSKEY, Donald, N. 1990. *If You're So Smart. The narrative of economic expertise*. Chicago: the University of Chicago Press.
- MCCLOSKEY, Deirdre, N. 1998 [1985]. *The Rhetoric of Economics*. Madison: The University of Wisconsin Press, 2^e édition.
- MCCLOSKEY, Deirdre, N. [1994] 2004. *Knowledge and Persuasion in Economics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- OSTEEN, Mark & Martha WOODMANSEE (dirs.). 1999. "Taking Account of the New Economic Criticism: An Historical Introduction." *The New Economic Criticism: Studies at the Intersection of Literature and Economics*. New York : Routledge, 3-44.
- PETIT, Michel. 1999. « La fiction à substrat professionnel : une autre voie d'accès à l'anglais de spécialité », *ASp* 23/26, Université Victor-Segalen Bordeaux 2, Bordeaux : Geras Editeur, 57-81.
- PIKETTY, Thomas. 2013. *Le Capital au XXI^e siècle*. Paris : Le Seuil.
- RESCHE, Catherine. 2004. « La théorie économique au détour de la fiction : le roman didactique ». In Petit, M. (dir.), *Aspects de la fiction à substrat professionnel*. Université Victor Segalen Bordeaux 2, Collection Travaux 20.25, 134-151.
- RICOEUR, Paul. 1984. *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*. Paris, Éd. du Seuil.
- ROBERTS, Russell. 2001. *The Choice. A Fable of Free Trade and Protectionism*. Upper Saddle River, NJ: Prentice Hall.
- ROBERTS, Russell. [2001] 2002. *The Invisible Heart. An Economic Romance*. Cambridge, Mass. / Londres: MIT Press.
- RUSKIN, John. 1880 [1863]. *Munera Pulveris*. In *The Works of John Ruskin*, vol. II, Orpington : George Allen.
- SEIDMAN, Laurence S. 1998. *Economic Parables and Policies*. Armond, New York: M.E Sharpe, 2^e édition.
- SHELL, Marc. 1978. *The Economy of Literature*. Baltimore: John Hopkins University Press.
- SMITH, Adam. [1776]1976. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Campbell, R. H. & Skinner, A. S. (dir). Oxford: Oxford University Press.
- STIGLITZ, Joseph E. 2011[2010]. *Le triomphe de la cupidité*, Arles, Actes Sud, « Babel ».
- TODOROV, Tzvetan. 1981. *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris : Seuil.
- TRAVERS, Michael D. 1996. "Programming with agents: New metaphors for thinking about computation". Massachusetts Institute of Technology. Consulté le 20 décembre 2015. <<http://xenia.media.mit.edu/~mt/thesis/mt-thesis-2.1.html>>.
- WATTS, Michael. 2007. *The Literary Book of Economics*. Wilmington, Delaware: ISI Books, 3^e édition.
- WIGHT, Jonathan B. 2002. *Saving Adam Smith. A Tale of Wealth, Transformation and Virtue*. Upper Saddle River, NJ: Prentice Hall.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. 1961. *Tractatus Logico-Philosophicus*. Trad. D. F. Pears & B. F. McGuinness. Londres : Routledge & Kegan Paul.